

## LE BASQUE, SES ORIGINES ORIENTALES ET SES RELATIONS AVEC LE DRAVIDIEN

Le siècle qui s'est écoulé de 1860 à nos jours demeurera dans la mémoire de la postérité, non seulement comme celui des plus grands bouleversements sociaux et politiques, mais aussi, comme celui où l'homme aura démesurément élargi ses horizons, dans le temps aussi bien que dans l'espace. Il n'est point de notre propos ici de parler de la prodigieuse aventure que a permis à l'homme de traverser désormais les océans en quelques heures, de mettre à sa portée la lune, et bientôt, Mars ou Vénus, mais nous envisagerons quelques-unes des conséquences qu'aura eu pour nos connaisseurs, dans le domaine de l'histoire et de la formation des langues, l'extraordinaire approfondissement de notre horizon dans le passé.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle encore, on n'avait guère dépassé, quant aux périodes plus lointaines de l'humanité, les vieilles conceptions orientales, transmises par la Bible. Les Sciences préhistoriques sont l'oeuvre du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, et nos connaissances du passé de l'Europe ne remontaient guère, avant Schliemann et ses émules, qu'à la Grèce classique et Rome.

C'était là aussi que la linguistique rencontrait ses limites. Quel chemin immense parcouru depuis lors! Les fouilles de Knossos, des îles de l'Égée, de Malte, de l'Espagne, du Proche ou Moyen Orient et d'autres régions encore, ont révélé, surtout depuis le début de ce siècle, et plus particulièrement depuis la fin de la première guerre mondiale, l'existence de sociétés, déjà policées, bien plus anciennes. On a fait ainsi, vers le passé des régions méridionales de notre continent, un bond de plus de deux mille ans. Des

savants se sont avisés, en Allemagne, avec Kretschmer, puis en France, en Espagne, et peut-être surtout en Italie, avec l'école brillante des "méditerranéistes", que ces sociétés pré-helléniques et pré-romaines avaient eu leurs propres langues et que celles-ci, conservées dans des textes, ou des inscriptions, encore incomplètement déchiffrées, ainsi que dans la toponymie, transmise par l'antiquité classique, étaient complètement différentes du grec et du latin, tout en étant plus ou moins apparentées entre elles, ainsi qu'en témoignait la toponymie. On retrouvait, en effet, dans celle-ci, du Portugal à la Carie et à la Cappadoce, essentiellement les mêmes thèmes pour désigner les montagnes, les accidents de terrain, le sol, les cours d'eau, les lacs, les marais, etc.

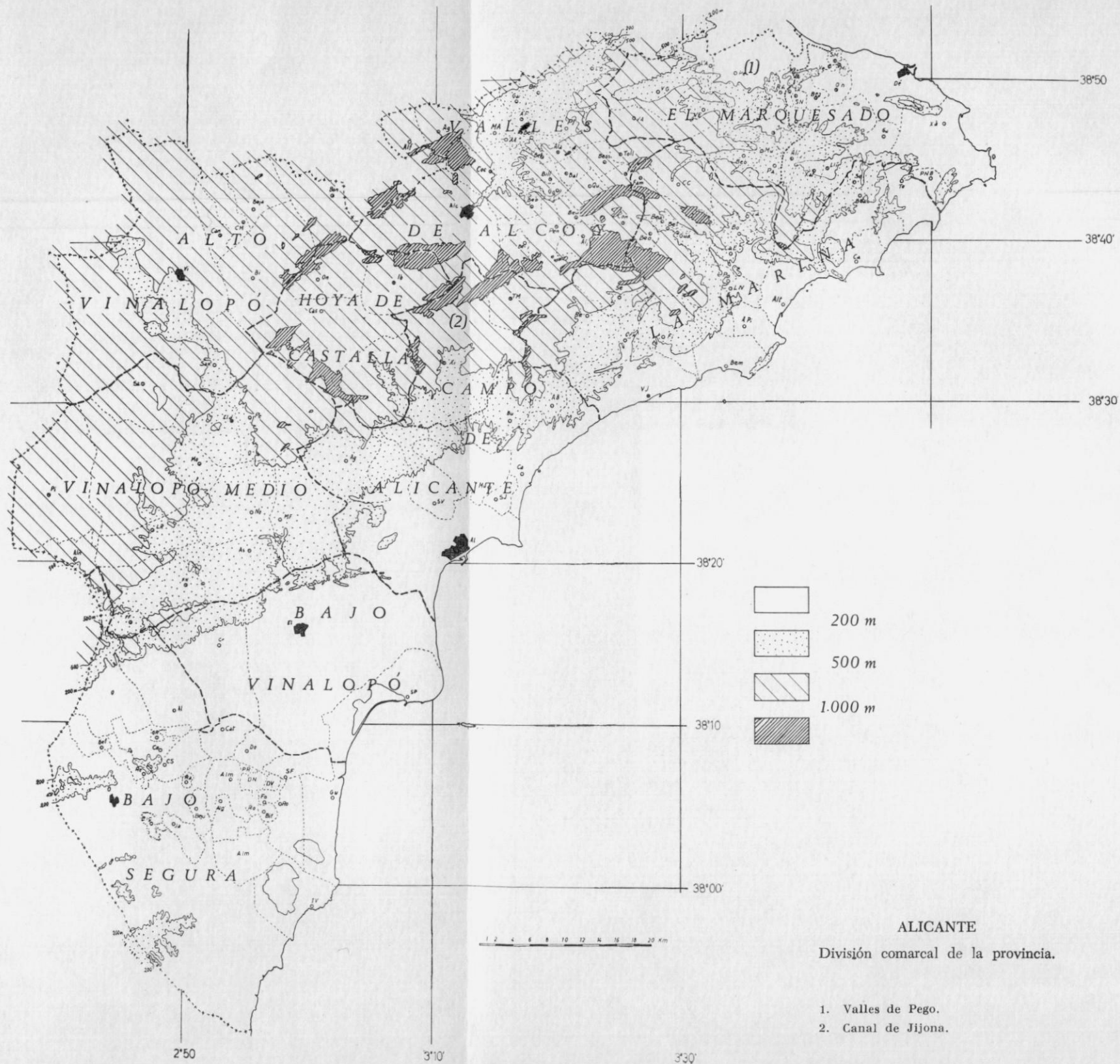
L'anthropologie, ou plus exactement la paléo-anthropologie, est venue confirmer ces observations. Les nombreuses études consacrées aux restes humains du néolithique et de la première partie des âges des métaux, surtout en France, mais aussi en Italie, en Espagne, en Grèce, en Anatolie, en Crète, comme en Europe centrale, ont permis, effectivement, de constater qu'à cette parenté linguistique inter-méditerranéenne correspondait, sur le plan humain, une parenté raciale s'exprimant par l'appartenance à diverses variétés, en général, du reste, peu différentes les unes des autres, de la race dite "méditerranéenne", du nom de son habitat principal sur les rives de cette mer, ou dans les régions avoisinantes.

Les analogies que nous venons de mentionner dans le domaine de la langue et de la race, ne s'arrêtent pas là; de nombreuses recherches effectuées surtout depuis la fin de la première guerre mondiale par des savants et des archéologues de diverses nationalités, ont apporté la preuve qu'elles s'étendaient aussi, comme l'on pouvait s'y attendre, à celui des civilisations et des croyances.

C'est ainsi que le culte de la Déesse-Mère a régné, à l'époque chalcolithique, en se prolongeant même jusqu'à l'antiquité classique, dans certaines parties de l'Asie Mineure, des rives de la Méditerranée à l'Inde. On a pu montrer que ce n'est pas seulement sous cet aspect général, mais aussi sous ces différentes hypostases que la Grande Mère était vénérée de la même manière dans toute cette vaste région<sup>1</sup>.

D'autres liens entre les anciennes civilisations pré-indo-européennes de la Méditerranée, qui se sont étendues jusqu'à la Bretagne et à l'archipel britannique, et le Moyen Orient, dans lequel nous comprenons l'Inde, se manifestent dans les constructions mégalithiques. Nous trouvons ainsi, dans les régions dravidiennes du sud de l'Inde, des monuments mégalithiques et des tombes à puits, similaires, même dans leurs détails, aux monuments et aux tombes du même genre de la Grèce et du sud du de l'occident européen, bien qu'ils leur soient postérieurs.

<sup>1</sup> Cfr. DRIOTON, E., CONTENEAU, G., DUCHESSE, Guillemain, *Les religions de l'Orient ancien*. Fayard, 1957. — JAMES, E. O., *La religion préhistorique*. Payot, Paris, 1959.



**ALICANTE**

División comarcal de la provincia.

1. Valles de Pego.
2. Canal de Jijona.

Nous savons donc aujourd'hui que, dès le néolithique, et pendant plusieurs milliers d'années, un monde assez uniforme, car il était plus ou moins apparenté par la race, la langue, la civilisation et les croyances, s'étendait de la Méditerranée jusqu'aux Indes.

Mais, grâce aux fouilles récentes, en Syro-Palestine, de deux missions anglaises conduites par des femmes, Miss D. Garrod et Miss Kathleen Kenyon, et aux datations qui en ont été faites par les méthodes perfectionnées du Carbone 14, nous savons également que le néolithique et la civilisation urbaine y ont commencé à une époque beaucoup plus haute qu'on avait attribué auparavant aux débuts du néolithique oriental. On a pu établir, en effet, que la civilisation de Tell-es-Sultan, près Jéricho, avec ses maisons et son enceinte aux tours de pierre, remontait au VIII<sup>e</sup> millénaire, sinon, plus loin encore, dans ses phases premières. En même temps, on constatait que *celles-ci étaient issues, sur place, par lentes gradations du mésolithique local*, que l'on connaît sous le nom de Natoufien, d'après celui du site où il a été observé en premier<sup>2</sup>.

Un autre gisement préhistorique, dans le Nord de l'Iran, près Belt, au sud de la Caspienne, exploré également récemment par une mission américaine, a présenté une civilisation néolithique plus ou moins similaire à celle de la Syro-Palestine et à peu près de la même époque. Des fouilles dues tout dernièrement à un archéologue français, M. J. Perrot, en Galilée, ont apporté une nouvelle confirmation aux données recueillies par ces missions anglaises et américaines.

Il s'en dégage deux ordres de conclusions d'une très grande importance :  
 1) *les premières civilisations, non seulement méditerranéennes, mais humaines, sont nées au Proche-Orient, car elles y sont autochtones*, et dues à des hommes de cette race, dite "méditerranéenne", dont nous avons vu la large expansion ultérieure depuis cette zone de départ, de l'Ibérie et la Grande Bretagne à l'Inde. En second lieu, et par voie de conséquence de cette priorité, l'antériorité de ces civilisations sur le néolithique européen et occidental, dont les datations récentes et nombreuses, grâce toujours à la méthode du Carbone 14, permettent de fixer une chronologie beaucoup plus précise que celle des méthodes archéologiques, est très considérable. Le néolithique danubien de la plaine hongroise et celui de la Thessalie dont il paraît la continuation, seraient ainsi du 4<sup>e</sup> millénaire, ou de la fin du 5<sup>e</sup>, soit postérieur d'environ 3.000 ans au néolithique syro-palestinien, et c'est pourtant le néolithique européen le plus ancien. Ce n'est, en effet, que près de mille ans plus tard que son cheminement l'amène, autour de 3.300-

<sup>2</sup> ALBRIGHT, W. F., *The archaeology of Palestine*. Ed. fully revised. Pelican, 1960. — KENYON, K. M., and others, *Excavations at Jericho. The tombs excavated in 1953-54*. «British School of Archaeol.», Jerusalem, 1960.

3.000 avant notre ère, jusqu'en Bretagne et dans l'archipel britannique, et quelques siècles plus tard encore, au Danemark et dans le nord de la Suisse<sup>3</sup>.

Si même ces dates, et plus particulièrement celles du néolithiques breton et irlandais, sont plus hautes de quatre à cinq siècles que celles admises jusqu'ici par les archéologues, selon leurs méthodes traditionnelles, on n'en voit pas moins qu'entre les débuts du néolithique oriental et ceux de l'Europe centrale ou occidentale, le décalage est de trois ou quatre millénaires.

Il se dégage de ceci une troisième conséquence de grande importance; c'est qu'il n'y a plus de doute possible que la civilisation néolithique européenne est venue d'orient et qu'elle a été apportée par de nombreux petits groupes de colonisateurs, dont les migrations se sont échelonnées pendant plus de quinze siècles. Ces colonisateurs, exclusivement agriculteurs et éleveurs, ont été suivis, vers 2.000, par d'autres immigrants, déjà plus évolués, qui ont introduit, en Europe, la connaissance des métaux et les techniques de la fabrication des outils de cuivre, et plus tard, des instruments et des armes de bronze.

Ces colons et ce techniciens, bientôt plus nombreux, sans doute, que la population très clairsemée de chasseurs et de pêcheurs du mésolithique, parmi lesquels ils venaient s'installer, apportaient, en même temps que leurs techniques nouvelles, leurs langues. On ne saurait oublier qu'avant même que la transition du mésolithique au néolithique ait été pleinement achevée en Europe occidentale, la haute civilisation sumérienne, avec ses villes, son commerce, sa langue et son écriture, d'abord idéographique, puis bientôt syllabique, ou mixte, existait déjà. Même avant l'époque des mégalithes d'occident, les sémites de Mésopotamie connaissaient, à leur tour, une civilisation avancée, avec des bibliothèques, de riches archives, des écoles, où l'on utilisait déjà des grammaires et des dictionnaires.

Puisque la nouvelle civilisation de l'Europe au sud des Alpes et de ses contrées occidentales provenait du Proche-Orient, les langues qu'y amenaient ces nouveaux colons devaient être, évidemment, celles des pays dont ils étaient originaires et qui y étaient déjà bien établies et fixées progressivement par l'écriture.

Comme l'ont bien montré G. Bailloud et Mieg de Boofzheim ("Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen", Picard, 1955), en se ralliant ainsi aux opinions déjà exprimées par le grand préhistorien anglais G. Childe, "*il n'y a pas eu d'acculturation des groupes mésolithiques locaux, d'ailleurs très clairsemés, mais bien implantation et colonisation par une population toute nouvelle, arrivée par groupes successifs, durant de nombreux siècles, du Proche-Orient*".

<sup>3</sup> Voir COURSAGET, J., GIOT, P. R., DE RUN, J., «C-14 dates from France». *Antiquity*, June 1960, pp. 147 ss.; WATTS, W. A., «C-14 dating and the neolithic in Ireland», *ibidem*.

On comprend ainsi que ces colonisateurs aient apporté avec leurs techniques nouvelles toute la nomenclature de leur civilisation, et c'est ce qui explique, sans que l'on ait besoin d'avoir recours à la notion de l'existence d'un "nostratique" qui aurait été la souche commune quelque part en Asie, du sémitique et de l'"indo-européen", l'importance, beaucoup plus grande qu'on a voulu, en général, l'admettre jusqu'ici, de cet élément protosémitique dans le lexique et même la morphologie de l'"indo-européen». J'en donne, d'ailleurs, de nombreux exemples dans mon ouvrage de 1957, ainsi que dans son supplément de 1959<sup>4</sup>.

Mais le Proche-Orient, source de nos civilisations européennes et origine de ses premières populations sédentaires, comprenait au III<sup>e</sup> millénaire deux couches de civilisations et de langues fort différentes, malgré leur interpénétration séculaire, tantôt pacifique et tantôt guerrière.

L'un de ces deux types linguistiques, de beaucoup le plus archaïque, et qui était certainement le plus ancien, un type agglutinant ou polysynthétique, aux suffixes en chaîne, aux longs mots-phrases, était représenté par le sumérien, l'élamite, et plus loin vers le nord et l'ouest, par les langues paléocaucasiennes, l'ouralien, le hurritien et, en général, par celles que l'on a dénommées asianiques.

L'autre type, déjà analytique, proche, par sa conception active du verbe ainsi qu'à beaucoup d'autres égards, du type "indo-européen", était celui des langues sémitiques.

Il était donc à présumer que les plus anciens colonisateurs de l'Europe, l'avant-garde pour ainsi dire, dont les descendants devaient donc se trouver le plus loin vers l'ouest du continent, repoussés vers l'occident par les vagues successives des immigrants ultérieurs, devaient parler des *langues du type appartenant à la couche la plus ancienne de la Mésopotamie et du Proche-Orient*.

La chance inespérée qui a permis au basque de survivre dans l'isolement relatif de ses montagnes nous permet de confirmer cette présomption, car il s'agit là, effectivement, d'une langue polysynthétique, substantivale, aux suffixes en chaîne, précisément donc du même type que le sumérien ou le paléocaucasien.

Par contre, et toujours, comme on pouvait le prévoir, les "indo-européens", arrivés du nord des Alpes beaucoup plus tard dans le sud de l'Europe, ne devaient garder le plus souvent que de très faibles traces, dans leurs parlers, des langues de ces premiers immigrants, tandis qu'ils devaient en conserver de très nombreuses, de l'ancien sémitique. On peut ainsi tirer la conclusion, importante pour la préhistoire européenne et méditerranéenne, que les premiers immigrants néolithiques provenaient, en Europe, de la plus ancienne couche de population mésopotamienne ou anatolienne pré-sémitique.

<sup>4</sup> *La diffusion des langues anciennes du Proche Orient et leurs relations avec le Basque, le Dravidien et les parlers indo-européens primitifs*. Francke, A. Berne.

que, que les vagues ultérieures ont été, par contre, proto-sémitiques et que ce sont surtout les populations qui en dérivait, que les "indo-européens" ont trouvées dans les péninsules du sud de l'Europe et le midi de la France, à leur descente des Alpes et du nord.

La préhistoire est une science récente, et c'est essentiellement depuis le début de ce siècle seulement que nos connaissances dans ce domaine ont été prodigieusement enrichies. On comprend mieux ainsi, dans cette ignorance des données de la pré ou protohistoire, la grande fantaisie de la plupart des innombrables hypothèses échafaudées depuis la Renaissance sur l'origine du basque. Ce n'est guère qu'avec H. Schuchardt, il y a une cinquantaine d'années, que des études mieux comprises et plus serrées ont été entreprises afin de déterminer, d'une manière plus précise et plus scientifique, la véritable place du basque dans la famille des langues.

Ainsi qu'on le sait, Schuchardt, frappé par d'assez nombreuses ressemblances lexicales avec le berbère et l'ibérique, en avait conclu que le basque devait être rattaché à ces deux langues. Malheureusement, depuis lors, un examen plus poussé des textes ibériques a montré que si ceux-ci pouvaient présenter certaines concordances avec le basque, les divergences étaient encore beaucoup plus fréquentes. Connaître le basque ne permettait pas de comprendre l'ibérique. Malgré quelques ressemblances que l'on ne doit pas nier, l'ibérique et le basque sont donc bien deux langues distinctes. Quant au berbère (auquel on pouvait joindre ce que l'on sait du guanche, qui en est une forme archaïque), les concordances lexicales, assez nombreuses, ne sauraient cacher que sa structure, sa syntaxe, sa morphologie, sa phonétique même, sont très différentes de celles du basque. Les hypothèses de Schuchardt sont tombées ainsi en défaveur et l'on a cherché, d'un autre côté, les parentés du basque. La connaissance des langues paléo-caucasiennes ayant fait de grands progrès en occident depuis une quarantaine d'années, on a constaté que ces langues, les plus archaïques, sans doute, de toutes celles parlées de nos jours par des peuples de race blanche, présentaient des caractères de structure, de syntaxe et de morphologie aussi singuliers que ceux que l'on pouvait noter en basque, et qui étaient du même ordre. G. Dumézil, K. Bouda, R. Lafon, entre autres, ont consacré divers travaux à l'étude de ces concordances qui s'étendaient également, parfois, au lexique.

On est donc généralement d'accord aujourd'hui pour considérer qu'en fait le basque et les langues caucasiennes, desquelles on pourrait rapprocher aussi l'élamite, le bouroushaski des montagnes voisines de l'Himalaya, et même, sans doute, l'étrusque, ont fait partie, à l'origine, d'un même groupe linguistique polysynthétique, fort différent des langues chamito-sémitiques, ou "indo-européennes", de leur entourage actuel.

Néanmoins, ainsi que je l'ai noté dans l'ouvrage déjà cité, on est aussi obligé de reconnaître l'existence de très grandes différences entre le basque et les langues paléo-caucasiennes. Si l'on ne peut parler, comme dans le

cas du basque par rapport au berbère ou au chamitique, en général (malgré des concordances lexicales plus nombreuses et plus évidentes que celles que l'on a pu établir entre le basque et le caucasien), d'oppositions aussi manifestes dans la structure et la conception de la langue, on doit noter, néanmoins, des divergences importantes. Ainsi, tandis que le basque est une langue à formations essentiellement suffixales, le caucasien du nord, comme celui du sud, bien qu'ils se distinguent l'un de l'autre à de multiples égards, utilisent tous deux aussi bien les préfixes et les infixes (peut-être même de préférence les premiers) que les suffixes pour la composition des mots-phrases qui les caractérisent. Le caucasien ajoute encore à sa complexité extrême par la répartition de ses vocables, en classes, dont les règles sont différentes, et dont le nombre peut dépasser la dizaine, dans certaines des langues de ce groupe. Le basque, au contraire, aussi haut qu'on peut remonter dans son histoire, n'a jamais utilisé de systèmes aussi compliqués et sa déclinaison peut être considérée comme assez simple.

En ce qui concerne le phonétisme, l'écart entre le basque et les langues caucasiennes est également très marqué; le premier a une tendance vocalique et un système de consonnes assez simple, tandis que la caucasien a, peut-être, le système le plus riche du monde à cet égard. Certains auteurs attribuent à quelques-unes des langues de ce groupe près de soixante consonnes, dont plusieurs représentent des latérales ou affriquées d'une nature très particulière et que l'on ne retrouve pas en basque. Les langues caucasiennes ont aussi une tendance à la syncopation (que l'on rencontre également en étrusque) qui est complètement étrangère au basque. Ces grandes différences entre le phonétisme basque et celui des langues caucasiennes, qui se ressemblent toutes à cet égard, même si autrement elles se distinguent souvent profondément les unes des autres, rendent, naturellement, l'établissement de concordances lexicales entre le basque et celles-ci aussi difficile qu'aléatoire. C'est, sans doute, une des raisons pour lesquelles celles qui sont assurées sont encore relativement si peu nombreuses. Ce sera, peut-être, en partie pour la même cause que *la nomenclature toponymique basque présente, également, peu de correspondances avec celle du caucasien*. Une carence similaire, sinon plus marquée encore, se note en ce qui a trait aux noms de nombres (où, au contraire, le basque est plus proche du berbère).

On se rend compte, par ces quelques exemples, que si le basque et les langues caucasiennes font partie de la même famille, ce ne sont que des parents assez éloignés. Il ne s'agit que d'un cousinage à un degré relativement distant<sup>5</sup>.

A l'occasion d'autres travaux, mon attention avait été alertée, il y a déjà une vingtaine d'années, par l'existence de correspondances, à première vue étranges, entre la toponymie du sud de l'Inde et celle qui nous a été

<sup>5</sup> VOGT, H., «Le basque et les langues caucasiennes». *Bull. Soc. Ling.* Paris, t. 51, 1955.



transmise par les auteurs classiques des régions méditerranéennes, ou ibériques. Ma curiosité étant piquée, j'eus le désir d'en rechercher la cause et je fus amené ainsi à étudier les langues dravidiennes de cette partie de l'Inde.

Je découvris, de cette manière, au bout de quelque temps, que celles-ci appartenaient, sans aucun doute possible, à la même famille archaïque que le sumérien, les langues paléo-caucasiennes et le basque. Celui-ci étant le dernier survivant de la chaîne de parlars du même type s'étendant, avant la grande expansion indo-européenne du 2<sup>e</sup> et du 1<sup>er</sup> millénaire, de l'Ibérie à l'Anatolie et au Proche-Orient, les correspondances toponymiques de cet ancien monde méditerranéen avec les régions dravidiennes du sud de l'Inde trouvaient ainsi leur explication.

Il convenait, en effet, de se souvenir que l'énorme hiatus géographique actuel date essentiellement des migrations des "indoeuropéens" ou "aryens", au cours du 2<sup>e</sup> millénaire et surtout de sa seconde partie, quand ceux-ci s'établirent en Asie Mineure, refoulèrent, du Béloutchistan et du nord des Indes, les proto-dravidiens vers le sud, et submergèrent graduellement les trois péninsules méridionales de l'Europe. L'existence des basques, à l'extrême occident, les nombreux fossiles linguistiques apparentés au basque que l'on rencontre encore dans les régions alpestres ainsi qu'en albanais<sup>6</sup>, l'homogénéité de l'ancienne toponymie méditerranéenne et ses concordances mésopotamiennes et indiennes —celles-ci se présentant bien en dehors du domaine dravidien actuel, dans le nord de l'Inde, en Iran méridional et au Béloutchistan, où les Brahuis attestent encore de nos jours un ancien établissement des dravidiens— sont autant de preuves de la continuité et de la cohésion géographique, jusqu'au début, ou au milieu du II<sup>e</sup> millénaire, du vaste ensemble de peuples parlant des langues de ce même type archaïque et agglutinant.

Certes, au cours des âges, bien que le basque et le dravidien aient pu survivre, comme le caucasien, grâce aux montagnes et à d'autres conditions géographiques qui les isolaient, ils n'en ont pas moins subi de nombreuses et puissantes influences hétérogènes dont les traces sont évidentes. Cependant, celles-ci n'ont pas été assez fortes pour effacer les marques de leur parenté originaire. En fait, cela a été une surprise pour moi de constater que le dravidien en ait conservé autant et de si claires, et que personne encore n'eût pensé à évoquer le basque à ce sujet.

Ainsi que je l'ai montré beaucoup plus en détail (bien qu'encore d'une manière incomplète) dans le livre précité, les ressemblances phonétiques, par exemple, entre le basque et le dravidien, sont très notables —car il s'agit de phénomènes assez particuliers—. Elles les distinguent très nette-

<sup>6</sup> Une partie de ces derniers a été publiée par l'auteur dans le *Bol. R. Soc. Vascongada de Amigos del País*. San Sebastián, 1958.

ment, autant des langues indo-européennes que des langues chamito-sémitiques.

En plus des divergences déjà signalées entre le phonétisme du basque et celui du caucasien, il convient de mentionner encore que les consonnes labialisées du groupe caucasien n'existent pas plus, en basque, que les consonnes emphatiques mouillées du caucasien du nord-est, ou les affriquées chuintantes et les consonnes sonores du caucasien du nord. Le basque ne connaît pas davantage les consonnes si importantes, en caucasien, et si particulières, telles que les affriquées latérales, les spirantes affriquées, les affriquées dorsales ou récursives, les consonnes à expiration sous-glottale ou les spirantes dorsales.

En revanche, le caucasien ignore l'accent initial, comme l'harmonie vocale, qui se présente assez souvent en dravidien et en sumérien, et, dans une moindre mesure, en basque.

On voit qu'aux concordances si nombreuses et d'autant plus significatives, qu'il s'agit souvent de traits peu communs que présentent le basque et le dravidien dans le domaine important du phonétisme, et qui les isolent, d'ailleurs aussi bien, de l'indo-européen que du chamito-sémitique, s'opposent, au contraire, en ce qui a trait au basque et au caucasien, de très grandes et très nombreuses divergences.

La place du basque est donc, sans conteste, beaucoup plus proche du dravidien que du caucasien en ce qui concerne le phonétisme.

Mais, à côté de ces concordances à trois, celles, particulières au basque et au dravidien, en dehors même du domaine lexical, où j'ai pu en relever *près de huit cents*, sans que mes listes aient la moindre prétention à être exhaustives, sont beaucoup plus nombreuses.

Dans ces conditions, si l'on admet l'existence de liens de parenté entre le basque et le caucasien, on doit l'admettre, *a fortiori*, entre le basque et le dravidien.

Le cadre de mon article ne me permet pas de m'étendre sur ces étymologies et je me bornerai ainsi seulement à quelques exemples que j'emprunterai, en premier, au domaine de la toponymie.

Dans celui-ci, les esprits sceptiques ou chagrins ne peuvent prétendre qu'il s'agit de vocables "voyageurs", dûs au commerce, d'emprunts à d'autres langues, ou de ressemblances fortuites. La toponymie est le miroir direct et fidèle de la langue des habitants d'un pays, si elle n'est pas l'héritage de populations antérieures, comme c'est souvent le cas dans le pays du nouveau monde, ou dans les colonies. Mais, dans ces contrées, si le nom est resté, personne parmi les nouveaux-venus — à part, peut-être, quelques savants — ne sait plus ce que Missouri, Oklahoma, Canada, Ottawa, Mexico, Paraguay, Walla Walla, etc., sous leur transcription anglaise, ou espagnole, ont pu signifier, tandis que pour la toponymie dont nous nous occupons ici, les choses se présentent d'une manière tout différente. Les noms de lieux,

d'accidents de terrain ou de cours d'eau dont il s'agit sont toujours compréhensibles pour les habitants de ces régions, et même, ils sont souvent des noms communs. Il n'y a pas de traces non plus d'une nomenclature étrangère antérieure, soit que le pays ait été désert avant son occupation, soit que la population, sans doute très clairsemée qui s'y trouvait, ait été trop peu civilisée pour que son souvenir ait pu se perpétuer.

C'est pourquoi, nous estimons qu'une récapitulation finale des formatifs locatifs et toponymiques les plus courants des anciens noms de lieux du bassin méditerranéen et du pays basque — ainsi que l'Inde dravidienne —, sera la plus irrécusable de nos preuves et la plus éloquente conclusion de notre travail.

Ne retrouvons-nous pas, en effet, encore vivants au pays basque (et dans la toponymie alpine ou méditerranéenne ancienne), comme dans les régions dravidiennes, *les mêmes* suffixes locatifs (ou parfois à valeur collective), tels, entre autres, que: *-andu, -anda, -antz; -ana, -an; -ina, -una, -na, -ya; -anka, -ango; -aga, -age; -aka, -akka; -da, -ada; -ul, -ol, -ule; -illi, -ili, -li, ilum, illu* (en basque, aussi la forme rhotacisée, *iri, irun*); *-ur, -ura; -asca, -ska, -zko; -ar, -ara, -ala; -li, -lu, etc.*, ou les mêmes thèmes, servant à désigner des localités habitées, ou une maison, un foyer, une étable, comme *ur, ura, illu, ilum* ou *irun; -ole, ul; man, mand- mand-io; pat, pad, patta, pet, ped, patti; cala, kala, kula*<sup>7</sup>.

Les noms de villages ou de villes, composés ainsi, *selon, du reste, sauf pour pat, pet, des procédés de construction identiques, en basque et en dravidien*, se ressemblent à un tel point que nous avons mêlé à dessein, dans les listes suivantes, des noms de lieux dravidiens et basques, ou, exceptionnellement, "méditerranéens", en général, afin de permettre au lecteur le petit jeu de les départager, ce qui ne lui sera pas, peut-être, toujours facile. Voilà quelques exemples de ce genre, que nous pourrions multiplier presque indéfiniment: *Albistur, Besa-ur, Mag-ur, Punis-ur, Menda-ur, Ira-uri, Eck-urra, Mard-urra, Enak-urra, Aral-ura; Birg-ala, Karm-ala, Pak-ala, Est-ala, Ud-ala, Mang-ala, Ir-ala, Cinci-la, Ar-illa, Ub-illa, Mak-alla* (en Lucanie), *Guruz-ala; End-ara, Badag-ara, Berg-ara, Sat-ara, Orbs-ara, Gavi-ara, Mehkar; Burl-ada, Ingal-ada, Sorl-ada, Gudir-ada, Garral-ada, Cocan-ada; Scripund-ol, Urd-ula, Larra-ul, Palagey-ul, Era-ul, Pennandur-ol, Ur-ola, etc.*

Même entre des pays européens, dont la langue dérive d'une souche commune, comparativement récente, comme l'Italie et la France, ou la France et l'Espagne, on ne pourrait observer dans la toponymie actuelle des ressemblances aussi frappantes, et, en même temps, aussi nombreuses que celles que présente la toponymie basque avec la toponymie dravidienne.

<sup>7</sup> On trouvera une liste plus complète dans l'ouvrage indiqué, p. 121-122, et dans le supplément qui lui a été joint au début de 1959, ainsi, surtout, que dans la communication de l'auteur au Congrès International de Sci. Onom. à Florence, avril, 1961 (dans les Actes du Congrès).

Non seulement, en effet, les suffixes locatifs, les noms désignant l'habitation, le village, etc., sont-ils identiques, mais les ressemblances s'étendent à la nomenclature de tout ce qui se réfère à l'élément liquide, aussi bien qu'au sol, aux accidents de terrain, en général, sans plus rappeler les termes concernant le bois, les animaux domestiques, ou des plantes.

Dans le domaine concernant l'oronymie et le sol, qu'il nous suffise de citer, à nouveau, parmi tant d'autres, quelques termes concernant les accidents du sol, à la forme et au sens analogues, en dravidien, en basque (ou, en général, dans les anciennes langues de la Méditerranée), comme: *Kāl, kāla; kūra, kar; gara, gar; kanda, canta; ganda, kanda, konda; mala, mal, mel; mēdu, men, mendi; gora, gorè, hora; timpa, dīmbu; ara, arri; tur, turu, tūrā, taur; tippa, tiba, teba, timba, taba, tub; pal, para, parai, pala, pella, pallu; sela, sile; ban, pen, ben, van; para, pare, balla, balli, bil, bol (polo); moggara, mōkkala, mokor, magula; bōrè, hora, buru, bar, etc.* Dans le domaine de l'hydronymie, souvenons-nous des bases, également communes et de même signification, en basque, "méditerranéen", ou dravidien, comme: *ar, ara, ari; ner, nir, nāru, nara; vara, varu, var, vera; sara, sala, sil, silla, sira, suri, sor (i-sar), serri; pura, pāri, porè, borro; ur, uru; gar, gger, garo; tala, tara, tarra, tura (i-turri), dura; tana, tanga, tana (g); lanca, lunca, lanka; utē, it, utti, id, etc.* Pour l'eau, en général, *ur, uru* ou *panim* et *pani*, en basque comme en dravidien.

Pour l'habitation, nous mentionnerons en basque, pré-indoeuropéen du sud de notre continent et dravidien, des concordances telles que: *vidu, bit, bāita; mana, mandu, manda, mina; kut, kūti, kota; kal, cala*. Pour la pierre de carrière ou les murailles: *mura, muram-pu, murua, murra*. Pour désigner la poutre, le plan central, un contrefort, *maltal*, en drav., *metallo*, en basque; pour l'arbre ou le bois (aussi, de charpente) en dravidien, en basque, comme dans les dialectes de l'Italie du Sud, en portugais, etc.: *mārā, mār-an, mārām, marramu, mairan; mugur, mogo, murgildu, mogu*, en dravidien, italien du Sud, basque, etc., pour le bourgeon, le bouton de fleur. Mêmes thèmes, également, en dravidien et dans ces autres langues, pour désigner la charrue, le labour, la plaine, ou les champs cultivés: *ar, ara, arra; kammu, kampana, kaman, kampan*; les friches ou lieux stériles: *bara, par, barre-t, bar*; etc. Pour le chemin, ou la rue, *vidi*, en dravidien, et *bide*, en basque, etc.

En dehors de la toponymie, il a d'autres classes de mots, comme ceux désignant les parties ou les fonctions du corps et les noms de parenté, que l'on peut aussi considérer comme fondamentales. Que les concordances basco-dravidiennes n'y soient pas moins nombreuses que dans le domaine de la toponymie est une confirmation précieuse de la parenté de l'un et de l'autre. Pour désigner la tête, le crâne, le nez, l'odorat, la bouche, le baiser, la main, le corps ou le sang, la naissance ou la procréation, les organes génitaux féminins (prostituée), la jambe ou le jarret, etc., nous rencontrons les termes suivants, dravidiens ou basques, dont le parallélisme saute aux yeux,

"

tels parmi d'autres : les dravidien *quku*, *kukk*, et le basque *kukulu*, *kukuru*; *buru-du*, en dravidien, et *buru*, en basque; *kara-ta* en dravidien, et *gara* en basque; *muk mukku* en dravidien, et *moko* en basque; *muso* et *musu*; *usir* et *usin*, ou *ursin*; *ba* et *abo*; *appu* et *pot* (aussi *muttu* baiser et *poutou*, en languedocien); *kai* dravidien et *u-ka* basque; *ōdol* et *odol*; *uru* et *errun*, "donner naissance" (dravidien), "pondre" (basque); *allu* et *alu*; *āl-ku* et *ale*; *putti*, *potta* et *puta*; *adi* et *adar*; *angu* et *anka*; *sakh-ti* et *sag-arr*; *su* et *so*, pour la vue, le regard; *gubbi* et *gupi*, pour désigner une bosse, une protubérance, etc.

Quant aux termes concernant la famille, la procréation ou la progéniture, la parenté, en nous bornant aux noms de la mère ou de la femme, du père, de la procréation, des petits ou jeunes, du frère ou de la soeur, nous avons des concordances aussi éloquents que : *amma*, *ema*, et *ama*, *eme*; *ata*, *tata* et *ata*, *aita*; *uru* et *aur*; *cikka*, *chico* et *chikki*; *pōta* et *potolo*; *poti* et *i-po*, *pot-zolo*; *ana*, drav. pour frère aîné, et en basque, *anai*, frère; *ana*, soeur aînée.

Pour ne point fatiguer davantage la lecteur, et parce qu'il nous semble que la cause est déjà entendue, nous arrêterons ici cette récapitulation, estimant que, malgré l'insuffisance de notre information et les erreurs que nous avons pu commettre dans un domaine encore inexploré jusqu'ici, nous avons réussi à établir entre l'Inde dravidienne et l'ancien monde de l'Europe du sud et de la Méditerranée, l'existence de liens, pour le moins aussi étroits que ceux découverts, il y a environ un siècle et demi, entre le sanscrit et les langues anciennes de l'Europe du nord et de l'est.

\* \* \*

Avant de terminer, je tiens à répondre à certaines objections qui ont été portées à l'ouvrage où j'ai exposé, en 1957, le résultat de mes recherches. On a relevé ainsi des fautes d'impression, des mots incorrectement rendus, des transcriptions fautives du sémitique, des omissions de signes diacritiques, etc. Ces observations sont, en partie, justifiées, mais il faut tenir compte que sur une vingtaine de milliers de mots de langues exotiques, toutes inconnues pour les typographes qui ont eu la charge difficile de l'impression, il était fatal qu'il y eût un pourcentage, fût-il minime, d'erreurs; de plus, comme le tirage d'une livre de ce genre est extrêmement réduit, l'éditeur était forcé par de tristes impératifs financiers de limiter au maximum les frais de correction, ce qui a laissé subsister une partie des erreurs. Celles-ci, cependant, étaient vénielles et relativement peu nombreuses; elles ne pouvaient aucunement ébranler la solidité des thèses défendues dans cet ouvrage. D'ailleurs une édition entièrement revue et considérablement amplifiée au ce qui concerne, en particulier les étymologies dravidiennes et leurs correspondances pré-indo-européennes dans les Alpes, sinon les Pyrénées, doit

paraître en anglais, sous les auspices du Prof. Nilakanta Sastri, à Madras, en 1962.

Quant aux transcriptions du sémitique, il convient de dire qu'il n'y a pas jusqu'ici de règles universellement acceptées pour ces transcriptions, rendues d'autant plus difficiles que l'on sait que l'écriture arabe ne comporte pas de voyelles. Ainsi, ces transcriptions varient souvent, selon les auteurs, et leur langue maternelle, qui les porte à transcrire les testes sémitiques d'après leur propre prononciation. Bien que m'adressant à des savants reconnus, j'ai constaté effectivement, entre autres, pour les noms de nombres, des différences fréquentes d'un auteur à l'autre. J'ai dû citer ainsi, plusieurs fois, des versions différentes du même terme, ne pouvant prendre sur moi de départager ces spécialistes. Mais, là encore, du reste, que tel mot arabe, ou akkadien, fût rendu par la transcription d'un auteur français ou par celle d'un spécialiste de langue anglaise, et que l'une ou l'autre pût être contestée, ne devrait en rien influencer le fond du problème et compromettre les résultats acquis dans le domaine basque ou dravidien <sup>8</sup>.

Une autre série d'objections, en apparence plus sérieuses cette fois, a porté sur ce que les comparaisons étymologiques de mon travail s'appliquaient, affirmait-on, à des mots, d'époques parfois très différentes, ce défaut de synchronisme rendant incertaines ces comparaisons. Ces critiques, cependant, ne sont guère fondées en réalité, pour deux raisons majeures. Le cas du basque et du dravidien est, en effet, très singulier. Une comparaison avec l'évolution, si rapide, des langues européennes, serait complètement fallacieuse. Comme la plupart des langues des "zones latérales", selon la définition de M. Bartoli, le basque et le dravidien sont des langues *très conservatrices*, les différences si profondes qui les distinguaient des langues des peuples voisins, dans leur structure et leur conception des formes du discours, les protégeaient par là-même, contre les influences étrangères. En outre, à l'époque où ces langues, si archaïques de par leur constitution, s'étaient élaborées, le mot avait, on le sait, une valeur beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, car il représentait, il évoquait *directement* l'être ou l'objet qu'il désignait. Il était, pour ainsi dire, son ombre. On ne devait donc l'employer qu'avec prudence et respect. Même, à une époque beaucoup plus tardive, en hébreu, les traces de cet état d'esprit sont encore très évidentes. Si l'on ne devait jamais "invoquer le nom du Seigneur en vain", s'est qu'en le faisant, on eût risqué de Le voir paraître, événement grave et qui eût pu même entraîner la mort de l'indiscret. Afin d'éviter tout accident de ce genre, ce nom était d'ailleurs un secret (c'est pourquoi nous ne le connaissons pas encore avec certitude). Il faisait partie de la nombreuse classe des noms tabous, si répandus pour cette raison, encore de nos jours, chez les

<sup>8</sup> Je renvoie pour le sens, les détails et d'autres concordances, à l'ouvrage cité, p. 178 ss., 198 ss., 223 ss., 257-284, etc.

peuples primitifs, comme ces océaniens qui ne prononcent jamais celui du requin, de peur de le faire accourir vers leurs pirogues.

De plus, le rituel exigeait, et particulièrement aux Indes, une exactitude parfaite dans son exécution. L'on sait qu'il suffisait d'une parole mal prononcée ou oubliée pour que le sacrifice fût vain et qu'il faille recommencer toute la cérémonie. Il y avait donc une habitude héréditaire, et pour ainsi dire, sacrée, de ne rien changer aux mots, de les garder toujours tels quels, ce qui assurait le statisme de la langue.

Comparer des mots, même d'époques différentes, a donc, pour le dravidien et le basque, beaucoup moins d'inconvénients que cela ne serait le cas pour d'autres langues aux transformations moins lentes. D'ailleurs, après les travaux de Narasimha, de S. Gai, de Ramaswami Aiyar et d'autres linguistes et épigraphistes des Indes, on connaît très bien l'état du dravidien aux premiers siècles de notre ère<sup>9</sup> et l'on peut reconstituer aisément les modestes changements intervenus depuis lors. Il est possible, du reste, de remonter bien plus haut encore grâce aux noms géographiques dravidiens transmis par Ptolémée, à ceux que l'on retrouve dans le nord de l'Inde, et même l'Iran, d'où les dravidiens ont depuis longtemps et grâce surtout aux recouvrements que nous permettent le brahmi, arrière-garde dravidienne du Béloutchistan, isolée du gros de la nation par l'invasin aryenne d'il y a 3.500 ans, ainsi que les si nombreux emprunts du sanscrit au dravidien, dont Th. Burrow, entre autres, a pu établir de longues listes.

Pour ce qui est du basque, s'il est vrai que les textes suivis, les plus anciens, ne remontent qu'au xvi<sup>e</sup> siècle (alors que le dravidien avait une riche littérature bien des siècles plus tôt), les nombreux emprunts, beaucoup plus anciens, au latin populaire ou d'église, les inscriptions aquitaines (l'aquain étant généralement considéré comme une forme archaïque du basque), la toponymie de l'époque romaine qui nous a été transmise par les auteurs de l'antiquité, et celle du haut moyen âge que nous connaissons par les cartulaires, ainsi qu'un certain nombre de gloses de la même époque, nous autorisent également, après les études approfondies de L. Michelena, H. Gavel, A. Martinet, entre beaucoup d'autres, à reconstituer, sans risques sensibles d'erreur, l'état du basque, au début de notre ère.

Novembre, 1961.

<sup>9</sup> On trouvera tous les détails dans les oeuvres de ces auteurs, cités à la bibliographie de mon ouvrage